

Martine Menès

Qu'est-ce qu'« on » peut savoir de l'EPFCL * ?

Après cette année de séminaire qui va se poursuivre, *encore*, séminaire qui pose la question, et fait le pari, de la transmission de la psychanalyse, et en ces temps de réflexion sur notre École, j'ai été retenue par ce qui, dans l'énoncé même du titre du séminaire « Qu'est-ce qu'on peut savoir du savoir inconscient ? », pourrait être considéré comme non seulement porteur de la question de la transmission dans l'École mais encore l'illustrant. C'est un forçage car c'est comme supposer un énonciateur à ce titre. Or l'École n'a pas d'inconscient, mais elle a un style, donc un discours, chacun en étant tour à tour énonciateur. L'École n'est pas qu'un ensemble de conventions qui réunirait, elle a une orientation originale que chacun peut entendre, choisir, dire. L'hypothèse : « Le titre dit l'orientation » suppose, comme préalable, que toute formulation dit autre chose qu'elle ne dit, même si c'est une formulation collective.

La butée de ma question est que la démonstration – vous allez en juger – fonctionne si je m'appuie sur la fracture entre énoncé et énonciation. Mais puis-je aller jusqu'à supposer un effet du savoir réel dans ce titre ? C'est un pari poussé.

Cela commence avec ce que j'ai retenu de ce travail collectif de lecture. Un point, qui va vous paraître dérisoire, c'est qu'il n'y a pas une limite infranchissable entre *lalangue* et le langage, tout juste une frontière, qui peut donc se franchir par hasard (événement fortuit, ce peut être le passage d'une énonciation), sans s'en apercevoir, ou par contingence (changement imprévisible, ce serait le surgissement d'un effet de *lalangue*). Il faut différencier ici hasard et contingence, je ne suis pas allée plus loin, mais c'est un point abordé par Claude

* Intervention faite à Paris le 13 juin 2013, lors de la soirée de clôture du séminaire de l'EPFCL, 2012-2013, « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ».

Léger. De même j'aurais une question sur la distinction entre contingence et invention qui fait écho à celle de Marc Strauss sur l'invention.

Je reprends : s'il y a différence de structure, il n'y a pas antipathie entre les deux niveaux de savoir et, comme l'ont souligné plusieurs, à la suite de Lacan lui-même, le langage est une élucubration sur *lalangue*, il tient ensemble du fait de *lalangue*, comme l'a dégagé Colette Soler lors du précédent séminaire.

Cette nouvelle façon de comprendre, « prendre avec » étymologiquement, a eu un effet dans l'écoute que j'accorde à mes patients, jusqu'à la scansion des séances qui restait un point de résistance. Je vais m'inspirer de la démonstration de Lacan dans *L'Acte psychanalytique*, dans la leçon du 6 mars 1968, pour donner un exemple d'une écoute que le sens n'arrête pas. Si je dis « je ne connais [pas-tout] », puis « je ne connais pas [tout] », je dis deux choses différentes, la deuxième renvoie à l'ignorance : j'ignore tout, la première à une connaissance écornée du [pas-tout] dont certains intervenants, je me souviens particulièrement de Carlos Guevara, ont souligné l'affinité avec le savoir inconscient.

J'en reviens à ma question : que dit notre titre ? À partir de l'hypothèse précédente d'une non-incompatibilité *lalangue/langage*, en conséquence inconscient réel/inconscient chaîne (l'intervention de Colette Soler l'a formalisée, je ne reprends pas la démonstration qui se conclut sur une non-réduction de l'inconscient réel à l'inconscient *lalangue*), comment accède-t-on au premier sinon par le second ? Je précise : le Un de l'exception s'infiltré dans le langage, mais peut-on l'entendre par les réseaux de l'énoncé ? Y a-t-il d'autre moyen d'en savoir quelque chose que par la voie/x du « qu'on dise » qui est derrière ce qui se dit ? Certes, si l'on entend la voix avec un x, entre déjà en jeu un autre élément que le sens, l'énoncé pour faire court, ou même que l'énonciation. On entend le son et il s'agit de « faire s'unir le son et le sens », comme le rappelle Michel Bousseyroux en dégageant cette thèse de sa lecture d'*Encore*. Il s'agit d'écouter l'air autant que les paroles, mais pour autant *lalangue* ne se traduit pas par des borborygmes ou des bruits de corps (exemple malheureux d'inventions ?) comme j'ai pu l'entendre lors de témoignages de passe à l'ECF. Le Un hors essaim me paraît difficilement être un soupir ou un éternuement. Cette quête d'incarnation fait sortir tout précisément de ce

qui serait atteint du réel. « On le sait, soi. » Ce « on » de la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » (1976) veut dire que l'analysant/analysé peut avoir la certitude d'y être, mais, s'il veut en parler, on (l'analysant) n'y est plus. Impossible d'en parler sans en sortir. « La question même réintroduit la quête de sens ¹. »

Dans le titre de notre séminaire « *Qu'est-ce qu'on peut savoir du savoir inconscient ?* », le fait qu'il ne s'agisse pas du même savoir, le premier étant un verbe, un acte, supposant un sujet pouvant savoir, le second un substantif singulier qui a fait l'objet des commentaires tout au long de l'année, n'est pas ce qui m'a retenue. C'est le « on » qui m'a intriguée. Quel est le statut de ce pronom impersonnel ?

J'ai relu toutes les interventions et je me suis aperçue que je n'étais pas la seule à m'être posé la question. Sol Aparicio, Elisabete Thamer, Marc Strauss se sont demandé qui était représenté par ce « on » : l'analysant ou l'analyste pour résumer. Quiconque en tout cas qui est en position d'analysant. Je rappelle que c'était de cette position d'énonciation que Lacan disait tenir son séminaire. Voire quiconque est analysé, comme l'a dit la dernière fois Colette Soler. Dans notre assemblée c'est le cas de beaucoup, qu'ils soient orateurs ou participants. Donc « on » est là.

Mon hypothèse est que ce « on » sans référent à force d'en avoir plusieurs, indépendant de toute incarnation, n'est pas arrivé là par hasard, il parle un style à condition de lui faire le crédit de répondre plus de la grammaire de l'inconscient (qui, par exemple, donne son statut de désir au « ne », comme Patricia Dahan l'a rappelé dans le « je crains qu'il ne vienne ») que de celle de l'académie, dont, pourtant, le savoir n'est pas non plus sans être infiltré de ce qui lui échappe. Je suis allée lire, il y a trois pages de définitions du pronom dont certaines s'excluent : par exemple, « on » est utilisé dans l'énoncé de vérités d'expériences considérées comme universelles – ce pourrait être le « on » sujet de « peut savoir », expérience universelle – et « on » est utilisé aussi bien quand l'énoncé n'est vrai que pour un groupe limité – ce pourrait être le « on » du groupe des analysés, expérience particulière.

Notre « on » est dans une position de sujet oscillant entre le supposé qui pourrait savoir, partenaire du transfert (d'ailleurs, c'est une

1. C. Soler, « Du transfert vers l'inconscient autre », *Mensuel*, n° 26, Paris, EPFCL, juin 2007.

part de ce qui nous fait venir à ce séminaire, espérer pouvoir (ap)prendre du savoir), et l'existant fonctionnant comme non-sujet, le pas de sujet, du savoir inconscient. Là je réponds à l'hypothèse de départ qu'il y a effet de savoir réel dans le titre au-delà de la fissure énoncé/énonciation.

Lacan, lors de la dernière séance (le 21 juin 1972) du séminaire *...ou pire*, soit juste avant d'entamer celui que nous commentons, énonce cette formule de « L'étourdit » : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui est dit dans ce qui s'entend. » Il en continue le commentaire dans la deuxième leçon d'*Encore* (le 19 décembre 1972), puis dans la neuvième (le 8 mai 1973), où il précise : « Je n'ai pas dit : le dire reste oublié ..., j'ai dit : qu'on dise... » Il souligne là l'importance du « on », porteur d'une équivoque grammaticale qui en fait un sujet présent/absent de l'inconscient sans sujet. Finalement notre question de l'année annonce le parcours du « on peut savoir... » transmissible pour partie jusqu'au « on le sait, soi » de la fin d'analyse, certitude intransmissible, personnelle, qui ne peut passer, directement en tout cas, à la transmission et à l'universel. Le « on » analysant ne peut qu'en faire témoignage, qui reste privé, et même privé de sens souvent pour qui l'écoute.

Un petit retour en arrière dans le cheminement de Lacan va me permettre d'avancer. Dans le séminaire sur l'acte analytique, toujours dans la leçon du 6 mars 1968, Lacan avance : « Quand j'énonce que l'inconscient est structuré comme un langage, ça ne veut pas dire que je le sais puisque je le complète de ce "on" sur lequel je mets l'accent et qui est celui qui donne le vertige à l'ensemble des psychanalystes, c'est qu'on n'en sait rien [...]. » Il ajoute qu'*a contrario* le « sujet supposé savoir », partenaire imaginaire du transfert, donne le repos. Puis-je lire que le vertige est un affect vacillant face à l'horreur de savoir qu'il y a un impossible de savoir ? Un an plus tard, très exactement, dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, lors de la leçon du 13 mars 1969, Lacan dit : « Nous savons que quelque part, en cette part que nous appelons inconscient, une vérité s'énonce qui a cette propriété que nous n'en pouvons rien savoir. Ce fait même constitue un savoir. » Cette fois-ci, Lacan annonce clairement qu'on – l'analysé qui a dépassé son horreur de savoir, passé à l'analyste éventuellement – peut savoir l'impossible d'un savoir réel. Le « nous » a remplacé le « on », ce « nous » pourrait être nous, l'École.